



Photographie réalisée dans le cadre du financement du fonds d'aide à la photographie documentaire - CNAP 2016

# SAMUEL GRATACAP FIFTY-FIFTY

Commissaire de l'exposition : Léa Bismuth  
avec la collaboration de Marie Sumalla et Nicolas Jimenez.  
Exposition coproduite par la galerie Les filles du calvaire et  
les Rencontres d'Arles, avec le soutien d'Olympus.  
Le projet a reçu le soutien de la FNAGP, du CNAP, du journal  
Le Monde, du fonds de dotation agnès b. et d'Olympus.

C'est là que le témoignage s'arrête. Ou qu'il commence. C'est selon.

Il est des jours où nous nous demandons où va le monde. Ce qui le meut. Nous émeut. Comment nous pouvons entrer en dialogue avec lui. Le saisir, le comprendre, aller à son contact, aller y voir : aller y voir — la photographie, sur le terrain, pourrait être une de ces manières-là — aller voir où se passe ce qui nous dépasse — les guerres, les conflits, les camps, les lieux de résistance, de rapt des énergies, les flux de ces énergies-là, jusqu'à leur propre perte ; et les prises de pouvoir, celles qui disent leur nom (au nom de l'Etat), celles qui profitent de la situation (au nom de l'argent) et celles qui perversément sont un mélange des deux. Aller voir des lieux qui n'en sont pas, qui n'en sont plus, qui en redeviendront peut-être un jour. La Libye est sans doute l'un de ces non-lieux, c'est du moins la conclusion à laquelle je parviens au regard des images de Samuel Gratacap, prises dans les territoires qu'il traverse sur la côte tripolitaine : Sabratha, Mellitah, Zaouia, Sourman, Tripoli, Misrata, Abougrain, Syrte. Ces noms, je ne les connaissais pas, je n'en ai que des traces vagues, des fragments. Des visages, regards face caméra, bien vivants, de ceux qui se maintiennent dans l'immobilité. Mais aussi des visages sans visage, des trous blancs, des figurines de papier. Certains visages reviendront, comme des adresses. Il y aussi des postures, des signes, des gestes qui manquent, qui défient, ou s'abolissent. Et des paysages qui ne peuvent en être, car ils sont plutôt des morceaux d'attente. Je me demande comment répondre au monde qui parle. Amorcer une riposte ? Passer à l'acte ? Témoigner ?

Au tout début, il y a un naufrage. Un homme parle. Il s'appelle Mansour. Nous sommes à Zouara (sur Google : Zouara est une petite ville portuaire de Libye, à 60 km de la frontière tunisienne.

Sur Google images, tout se contredit : des corps dans des sacs, des nettoyeurs en costumes blancs, mais aussi des plages avec des parasols en paille, une mer turquoise qui sentirait bon les vacances si tout cela n'était pas une tromperie). Mansour cherche à comprendre, lui aussi. Et il a beau être de là-bas, il n'y comprend rien non plus. Alors, il raconte ce qu'il a vu : un bateau, des corps morts, à l'intérieur, et des corps échoués, sur le sable, sur le rivage. Je vois le visage perdu dans l'écume, les algues qui lèchent, la mer qui continue sa vie, ses vagues qui rapportent les corps comme un cadeau maudit. Celui qui est là, il vient certainement d'Afrique, et il a la tête face contre sable. Les corps échoués ont toujours la tête dans le sable, comme si, pudiquement et par-delà leur mort, ils cachaient leur secret, ce qui a fait d'eux des êtres singuliers. Lui, il voulait se rendre à Lampedusa, ce nom qui résonne comme une prière. Lampedusa. Je m'en veux de penser spontanément, presque trop vite, à Visconti, à son Guépard — « Il faut que tout change pour que rien ne change ». J'y pense, je ne peux m'empêcher d'y penser, et c'est comme déplacé de faire surgir l'histoire du cinéma et son romantisme, face à cette image. Je me sens coupable de ne pouvoir faire là que de la littérature. Je me raccroche au récit : Mansour, lui aussi, n'a pas bien su quoi faire. Et il a pris des photos, des corps. Il prend des photos qu'il ne veut pas voir, qu'il ne veut pas posséder. Ces images, ce ne sont pas les siennes : elles sont passées dans son appareil, à travers son objectif, c'est bien lui qui a appuyé sur le déclencheur, mais elles ne lui appartiennent pas. Elles n'appartiennent à personne. C'est là que le témoignage s'arrête. Ou qu'il commence. C'est selon. C'est un point de friction avec le Réel. C'est le lieu critique d'un impensable, mais que nous cherchons tout de même à traiter, à nommer. Parce que l'on se sent responsable ? Je pense que c'est encore autre chose : c'est une manière de deuil.

Je me demande ce que j'aurais à en dire, de ces images, tant elles parlent d'elles-mêmes. Je n'ai pas de commentaire. Je voudrais les ramener dans mon monde, et c'est là que le bât blesse. Je détourne. Je tourne autour. Je m'en fais une armure. J'observe. Les images sont toujours déjà porteuses d'un autre temps ; anachroniques, elles viennent trop tard ou trop tôt pour ceux qui les reçoivent, mais pas pour ceux qui les prennent. Pas loin, un livre près de moi, sur une table de bistrot : « n'a-t-on pas constaté que les gens revenaient muets des champs de bataille ? Non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable. Ce qui s'est répandu dix ans plus tard dans le flot des livres de guerre n'avait rien à voir avec une expérience quelconque, car l'expérience se transmet de bouche à oreille ». C'est Benjamin qui écrit cela, en 1933, à propos de la guerre de 14-18. L'expérience dont il parle est celle, directe, du monde, ici et maintenant. L'examen au scalpel avec faits à l'appui, après coup, n'y fera rien. Le discours et l'expérience sont bien deux choses distinctes. Le discours écrit l'histoire dix ans plus tard (aujourd'hui, nous dirions dix jours plus tard), geste essentiel pour ne pas oublier, pour décoder, pour ne pas reproduire les mêmes erreurs (même si ces erreurs-là, on les refait toujours). Mais, quelque chose d'autre pourrait se passer : parvenir à transmettre l'expérience de « bouche à oreille », c'est-à-dire sans appareil de démonstration rationnelle, critique, méthodique. Peut-être est-ce ce qui se produit avec l'appareil photo qui chuchote, et qui lutte parfois avec sa propre capacité d'énonciation. Car il enregistre, justement, afin d'éviter le discours. Dès lors, il communiquerait d'une autre manière — pour s'adresser et faire monde — de bouche à oreille, de regard à regard.

Léa Bismuth  
Paris, le 29 mai 2017

## DÉCEMBRE 2014

J'arrive en Libye pour la première fois. Ras-Jedir, à la frontière tunisienne, puis la ville de Zouara, connue pour les départs et naufrages des bateaux de migrants qui partent pour l'Italie. Ceux qui vivent le fifty-fifty : la mort ou la vie.

À Zouara, je rencontre Younes, 26 ans, ingénieur en télécommunications et devenu fixer pour journalistes. Il est aussi combattant durant la guerre qui oppose l'Ouest et l'Est de la Libye (2014) divisée alors en deux gouvernements, l'un basé à Tripoli (Ouest), l'autre à Tobrouk (Est).

Lors de notre première rencontre, Younes me pose une question à la fois bouleversante et pertinente : "Tu es là pour les migrants ou pour la guerre?"

Bouleversante car elle démontre les intentions des médias et l'intérêt qu'ils portent à l'égard de son pays. Pertinente, directe et sans détour car elle pose le contexte : une dissociation est-elle possible entre la guerre et le sort des migrants?

Je lui réponds que je suis là pour les migrants mais qu'il me sera difficile de passer à côté de la guerre, car sa propre ville est touchée par celle-ci au moment même où nous discutons.

## 2012-2014

Je réalise un projet en Tunisie dans le camp de Choucha, où je rencontre des réfugiés de la guerre libyenne, ce qui m'incite à poursuivre ma route en Libye. J'ai alors l'objectif d'entrer dans les centres de détention pour migrants et de revenir sur le lieu d'un naufrage identifié à partir d'une vidéo amateur (non datée) tournée par un pêcheur. Mes intentions premières sont ravisées par les aléas, les rencontres et les déplacements restreints qui déterminent la poursuite de mon projet.

## 2014-2017

C'est plus spécifiquement sur le littoral de la Tripolitaine que je me déplace entre Sabratha, Mellitah, Zaouia, Sourman, Tripoli, Misrata, Abougrain, Syrte. Cette région côtière est la plus peuplée en densité de population au km<sup>2</sup>, la plus symbolique aussi dans le contexte de la révolution du 17 février 2011, porteuse d'espoirs rapidement balayés.

L'économie s'effondre, le pays est détruit. Les migrants, pour la plupart venus d'Afrique subsaharienne, voient dans la reconstruction de la Libye une opportunité économique, en attendant un retour dans leur pays d'origine ou une traversée vers l'Europe. Ces espoirs et ces rêves se heurtent à la situation chaotique du pays tandis qu'aucune issue politique au conflit ne se dessine.

La réalité est celle du trafic, de la traite : travaux forcés, viols, emprisonnements arbitraires, kidnapping et rançonnages.

Samuel Gratacap



Tripoli (2015)



Tripoli (2015)



Centre de détention pour  
migrantes de Sourman (2014)

TÉMOIGNAGE DE MIREILLE,  
RÉCIT DE SON ÉVASION DU CENTRE  
DE DÉTENTION POUR MIGRANTES  
DE SOURMAN, LIBYE (2014).

Nous sommes arrivées à Sourman, d'abord on était dans la voiture. J'ai dit à ma tante : "Ils vont nous envoyer en prison. On s'en va en prison."

J'ai dit : "On fait comment ?  
On fait comment ?"

(Prison)

Ici, on ne connaît pas d'abord, et on ne connaît pas la ville.  
On s'en va en prison, on ne sait pas ce qu'il va se passer.  
Arrivées dans la prison, les gens ont commencé par nous fouiller.

On nous dit qu'on doit se déshabiller.  
On nous fouille.  
On se déshabille.  
On nous fouille.

Ça ce n'est pas...  
Ce n'est pas ce que j'appelle fouiller l'homme. Parce que l'homme qui est déjà nu, on n'est pas obligé de le fouiller encore.

Nous sommes arrivées là-bas et il y avait nos sœurs qui sont parties avant nous et que le passeur a fait venir et qui ont été prises comme nous.

On était ensemble et là pendant trois mois, pour un oui pour un non. Chaque matin les surveillants tapaient sur les portes : "Sortez! Sortez! Sortez!"

Chaque matin ils venaient nous compter...

On nous dit : "Rentrez! Sortez!"  
Pour la nourriture on nous frappe.  
Lorsqu'on se douche, les surveillants ouvrent les portes. On était là depuis trois mois toujours ils nous chicotaient, ils nous frappaient.

Pour la nourriture on nous frappait.  
Tu as fait un petit truc, on te frappait,

nous enfermait, et pour sortir dans la cour c'était difficile. Un jour, ma tante était assise au dehors et un jeune a trouvé une barre de fer et l'a prise. Nous avons dit : "Allez, rentrez! Rentrez! Rentrez!" Ma tante a voulu se lever, le monsieur a pris la barre et l'a tapée sur le nez, elle a commencé à saigner. On lui a demandé ce qu'il cherchait, alors que nous étions en train de rentrer : "Tu viens et tu frappes les gens!", et il a dit : "Vous pouvez tenter de partir mais vous n'avez nulle part où aller pour vous plaindre."

On voyait que les Somaliennes, les Érythréennes, les gens s'évadaient, ça fuyait... Souvent lorsque certaines allaient vider les poubelles, elles fuyaient, y en a d'autres qui sautaient le mur.  
On a cru que notre ambassade allait arriver. Des personnes étaient passées, alors nous sommes restées au cas où elles viendraient nous chercher.

Des enfants... Il y avait des femmes enceintes, d'autres malades, il y en a une qui a accouché là-bas, elle est restée deux ans, c'est là-bas qu'on l'a mise enceinte. Je ne sais pas si c'est un surveillant... qui l'a engrossée là-bas mais c'est là-bas qu'elle a accouché.

Lorsque nous nous sommes évadées, elle avait son bébé. Il y avait des enfants de neuf ans, il y avait un petit et ils ont fêté ces neuf ans. Il y a des enfants qui avaient deux ans, un an, des bébés de trois mois, des enfants de onze ans.

Je ne sais pas si les gens avaient l'intention de partir sur l'eau mais c'est en Libye que nous avons appris qu'il y avait la possibilité de partir en Italie. Nous autres, nous ne savions pas, lorsque la police nous a pris, ils croyaient que l'on partait sur l'eau alors que non. Nous sommes venus pour rester et chercher du travail. Le policier nous dit qu'on veut partir en Italie. Je lui réponds que non. On ne sait même pas où aller, où sont situées les maisons pour passer en Italie. Ils nous ont enfermé.

Un jour, des gens sont venus, ils se sont masqués et ils ont fait sortir tout le monde. Ils avaient des armes, ça tirait partout, les enfants étaient là.  
Des gens étaient traumatisés, il y en avait

une, même, tellement fatiguée qu'elle s'est tuée, elle s'est donné la mort.

On s'est évadées, on a fui quand les gens masqués sont venus, il y avait des armes et ils ont commencé à tirer : "Sortez! Sortez!"

Mais nous on ne savait pas où partir durant la nuit, tout le monde a fui, tu entendais des bruits, ça tirait partout, ça tirait!

Sortez!  
Fuyez!  
Partez!

On ne savait pas où partir, on ne connaît pas la ville, on est revenues dans la prison.

Celles qui connaissaient la route sont parties et d'autres ont été rattrapées, d'autres sont revenues de leur plein gré.

Celles qui connaissaient sont parties, c'est comme ça. Pour te faire sortir, il fallait payer de l'argent. Tu n'as pas d'argent, tu restes.

Pour les Nigériennes, certaines trouvaient l'argent : mille dinars, deux mille dinars et puis on te libère.  
Se faire chicoter, frapper et la nourriture qui n'est pas bonne.  
On a fait trois mois de prison.

Un jour j'étais dans la cellule et puis ma sœur est venue, elle m'a dit que le surveillant d'aujourd'hui ne surveillait pas trop et que beaucoup allaient tenter de fuir aujourd'hui.

On va faire un effort, nous aussi on va partir, car si nous devons compter sur l'ambassadeur, on ne sait pas quand il va nous aider. L'ambassade a apparemment tout fait pour nous rapatrier.

On a décidé de fuir.  
Il fallait sauter le mur de la prison pour fuir. On a marché encore dans le désert et on a fait entre dix et onze heures de marche. Il faut te cacher pour ne pas qu'on te voie, donc si tu vois des gens, cache-toi, on s'est perdues dans la forêt.

Puis on a retrouvé le chemin jusqu'à la ville, nous avons sauté des murs, nous devions attendre.

Si on sort dans la journée, ils vont nous prendre. Il faut attendre la nuit pour pouvoir sauter les murs. On a sauté un mur puis nous avons trouvé des travailleurs Nigériens.  
Nous leur avons expliqué notre problème : "On a fui de prison, on veut rentrer à Tripoli, on veut téléphoner."

C'est ainsi qu'ils nous ont donné leur téléphone et puis on a appelé le bon Hilaire pour dire qu'on a fui de prison et qu'on veut rentrer à Tripoli. Comment faire?

Heureusement Hilaire avait des connaissances et des jeunes sont venus nous chercher. Nous sommes rentrés à Tripoli.

Ça s'est passé comme ça.  
Ça c'était mon histoire.  
Voici un peu ce qu'on a vécu en prison.

Là-bas. On nous chicotait, les gens prenaient de la drogue, nous frappaient. Pour un téléphone, il fallait coucher. Vous êtes dans la maison, dans la cellule et tout d'un coup on tombe sur vous.  
Tu es dans la douche, on vient, on ouvre la porte pour te faire sortir.

Et les enfants, les femmes enceintes, tu tombes, tu es malade, il n'y a personne pour t'aider, te soigner, pas d'hôpital, pas d'ordonnance, rien.

C'est-à-dire que c'est Dieu seul qui protège.

Si ça ne va pas, tu meurs et c'est fini.

Mireille  
Tripoli (Libye)  
Décembre 2014

— Nous avons tout perdu : notre argent, nos passeports. Des personnes sont là depuis plus de six mois, sept mois, d'autres quatre mois... Et elles n'ont pas de contact avec leurs parents. Nos familles ne savent pas si nous sommes vivants ou morts. Ici, les autorités nous accusent de vouloir partir sur l'eau, alors que c'est faux. Certains sont pris au foyer, aux appartements, dans la rue, comme moi ; ils m'ont pris dans la rue. Il y a des gens qui sont tombés malades, d'autres sont morts. On a eu plus de trois morts ici. La semaine dernière, un homme est sorti d'ici, il vomissait du sang. Est-ce que je me fais comprendre? Nous sommes dans des conditions insupportables. Nous vous supplions de faire votre possible pour que nous puissions rentrer dans nos pays. C'est ce que nous voulons.

— Nous voulons que droits de l'homme soient faits. Ils nous tapent ici, chaque matin, chaque soir. On ne mange pas. On attrape des maladies, y'a plein de maladies ici. Nos parents, notre famille... Ils ne savent pas où on est. Ça fait plus de six mois, sept mois maintenant. Ils ne savent pas si nous sommes morts ou bien vivants. Les vrais passeurs pour aller sur l'eau, ce sont eux. Ils disent aux Européens qu'ils nous ont attrapés sur la mer alors que c'est faux! Ils nous vendent. Ce sont eux qui gèrent la prison et qui organisent les départs pour aller en Italie. Ils sont propriétaires d'appartements au bord de l'eau. Ils recueillent des gens dans les connection houses. La connexion, ce sont eux. C'est leur business. Nous sommes là pour être vendus, certains à presque mille dinars. Nous mangeons en très petites quantités. Quand vous venez, vous, les journalistes, ils font semblant ; c'est organisé. — Mon nom est Roland, je suis Nigérian. Nous sommes venus ici pour travailler, moi et mes amis. Tu peux voir, je porte encore mes habits de travail. La police nous a arrêtés sur la route. Nous ne sommes pas venus pour faire la traversée ou autre chose, nous sommes ici pour travailler. Je suis laveur de voiture, c'est ce que je suis. Je ne sais plus quoi faire. Tout mon argent, mon téléphone... Tout! Ils m'ont tout pris. Je suis debout, mais je n'ai plus rien. Nous n'avons aucun contact, mon

téléphone... Tout! Ils ont tout pris. Regarde, tu peux me voir, je suis debout devant toi. — Je m'appelle Ibrahim, je suis Somalien. Nous sommes venus ici pour gagner notre vie. Dans notre pays, la Somalie, il y a beaucoup de guerres donc nous sommes venus ici pour trouver une vie meilleure. On a besoin d'aide, nous cherchons une nouvelle vie. Nous sommes entrain de crever ici. Je viens de Mogadiscio, nous fuyons vingt-quatre ans de guerre là-bas. Nous ne trouvons pas la liberté, il y a la guerre, il y a des rebelles qui tuent les gens là-bas. Nous sommes à présent en Libye, on nous a arrêtés ; nous sommes là depuis presque cinq mois, il n'y a pas à manger, il n'y a pas d'eau pour boire, seulement celle du robinet des toilettes. Si vous pouvez nous aider, on a besoin d'aide... du secours, le plus rapide. Nous n'avons aucun contact mais, si nous trouvons un téléphone, on aura le moyen de sortir d'ici. Nous avons besoin de fric pour partir, c'est avec l'argent qu'on peut sortir. Il n'y a pas de téléphone ici, le problème c'est ça ; et on crève, on n'a rien à manger, on n'a rien, on a besoin d'aide. Cela fait cinq mois que nous sommes ici en Libye : nous sommes passés dans cinq prisons, nous sommes trente-huit Somaliens. S'il vous plaît, aidez-nous, on a besoin d'aide. Ici, c'est pas bon, on a fui notre pays à cause de la guerre et s'il n'y avait pas de guerre, on ne serait pas venu ici, on est venu pour chercher une vie.

— Le repas : à 13h nous avons du riz et, le soir, à 18h, nous avons des macaronis. C'est tout. L'eau n'est pas potable. Ici, nous avons eu trois morts : un Gambien, un Nigérian et un Sénégalais. Nous voulons rentrer chez nous. L'Afrique de l'Ouest est toute entière représentée ici, du Mali jusqu'à la Sierra Leone. Vous savez, les gens ont peur de s'exprimer. Après votre départ, quel sera notre sort? Nous savons qu'il y aura de la répression. La semaine passée, votre collègue est venu, nous nous sommes exprimés, et la nourriture a été divisée par deux. Ils nous obligent à dire qu'on veut aller en Italie.



Centre de  
détention pour  
migrants  
Zaouia (2014)



Centre de  
détention pour  
migrants  
Zaouia (2014)



Centre de  
détention pour  
migrants  
Zaouia (2014)



Photographies réalisées dans le cadre du financement du fonds d'aide à la photographie documentaire - CNAP 2016





Photographies  
réalisées dans  
le cadre du  
financement du  
fonds d'aide à  
la photographie  
documentaire -  
CNAP 2016





Photographie  
réalisée dans  
le cadre du  
financement du  
fonds d'aide à  
la photographie  
documentaire -  
CNAF 2016

Misrata  
(2016)



Photographies  
réalisées dans  
le cadre du  
financement du  
fonds d'aide à  
la photographie  
documentaire -  
CNAP 2016

Travailleurs journaliers  
Quartier de Gargaresh  
Tripoli (2016)

الجمهورية العربية السورية  
مصرف ليبيا المركزي

هذه الأوراق النقدية صالحة قانونا لسداد أي مبلغ

تسباني وأخذ

صدرت بموجب القانون  
عن مصرف ليبيا المركزي

نايف  
الحافظ

"ولانا كلوا أمركم بنكر بالبطل"  
مروة شوق الأبيح



7  
53  
0  
4  
8  
6  
7  
5

7  
53  
0  
4  
8  
6  
7  
5

1

A close-up, high-contrast photograph of a man's face, focusing on his eyes and the texture of his skin. The lighting is dramatic, with deep shadows and bright highlights, giving the image a somber and intense feel. The man's eyes are dark and looking slightly to the side.

TÉMOIGNAGE D'IBRAHIM DANS LA ZONE D'ATTENTE  
DES TRAVAILLEURS JOURNALIERS DU QUARTIER  
DE GARGARESH, TRIPOLI, LIBYE, DÉCEMBRE 2014.

Je m'appelle Ibrahim Bah, je suis Guinéen et je me trouve actuellement à Tripoli dans le quartier appelé Gargaresh. Je suis ici depuis un mois et je ne travaille pas, même quand on travaille on est pas payé, que ce soit les militaires ou les civils... On reste là à attendre du travail mais il n'y a pas de travail. Même quand on arrive à trouver du travail on est pas payé. Ici à Gargaresh c'est très dur, très très dur. On reste là et on attend pour passer en Europe et le lieu n'est pas sûr, il n'y a aucune sécurité. On travaille sans être payé, c'est pas bien. Moi je suis là depuis un mois, je n'ai pas trouvé de travail, y a pas d'argent. Si tu ne travailles pas, personne ne t'aide. Ils exploitent les Noirs, tu comprends, ce n'est pas bien. Moi, je veux passer, on doit nous aider. Tu restes là du matin au soir, tu n'as pas de travail. Ce n'est pas sûr ici, tu restes là du matin au soir, tu ne trouves pas de travail, c'est pas sûr ici. Aidez-nous à passer, au nom d'Allah. Même au foyer, c'est difficile et c'est pas sûr, et si Dieu le veut, si Dieu le veut, nous parviendrons en Italie. On est en danger permanent, les militaires, les civils s'attaquent à nous, on nous prend nos biens, notre argent. Dehors ou dans le foyer, nous sommes toujours en danger. Que ce soit les bandits, la police, les militaires... Ce n'est pas bon, tout ça, on s'assoit, on attend mais le danger nous guette partout et tout le temps. C'est pas bien. La communauté internationale nous aide pas, nous sommes en insécurité permanente, y'a pas de sécurité ici. Moi je veux quitter ces lieux, m'éloigner de ces lieux car les Maures sont méchants avec nous. Je suis fatigué ici, je suis fatigué ici, au nom d'Allah. Je voudrais aller ailleurs. J'ai travaillé ici je ne sais pas combien de jours et ils ne m'ont pas payé, j'ai décidé de laisser le travail, j'ai d'ailleurs laissé tomber le travail. Gargaresh, ce n'est pas bien. À Gargaresh, tu travailles on ne te paye pas, tu n'as rien, on ne te paye pas, on ne te paye pas. On ne te paye pas, tu n'as rien. On nous dit qu'il faut venir là chercher du travail mais tu travailles et on ne te paye pas... Gargaresh, on ne te paye rien. Y'a plus de cent personnes assises ici à attendre et à ne rien faire, elles attendent toutes du travail, il n'y a pas de travail, ce n'est pas bien. Ici à Gargaresh, la vie est dure. Même au foyer, si tu n'as pas d'argent, tu n'y passes pas la nuit, tu ne trouves pas où dormir la nuit si tu n'as pas d'argent ici.



L'action se passe lors d'une seule et unique nuit en Libye, à Tripoli. Entre minuit et 3 heures du matin. Il fait froid. Il a plu et la nuit est tombée vite. Je suis depuis quelques jours dans un hôtel, Un peu désœuvré. Un hôtel pour les journalistes, comme on dit ici. J'attends.  
Ce scénario est une reprise subjective et omnisciente des événements de cette nuit là, d'après mémoire, et nécessairement reconstruits pour créer ce qui pourrait bien devenir une fiction, l'écriture d'une histoire qui na jamais eu lieu... mais, que se passerait-il si, précisément, il ne s'y passait rien?

Léa Bismuth – Pas même une errance /  
Bribes pour le scénario d'une exposition  
Série Images Dissuasives



Photographie  
réalisée dans  
le cadre du  
financement du  
fonds d'aide à  
la photographie  
documentaire -  
CNAP 2016



Descente de la police anti-  
immigration illegale Tripoli  
(2016)



Photographies-  
réalisées dans  
le cadre du  
financement du  
fonds d'aide à  
la photographie  
documentaire -  
CNAP 2016



Membre de la milice anti-immigration illégale "masked-men", Zouara (2016)



Afficher tout (3 pièce(s) jointe(s) (1 Mo)) Télécharger tout Tout enregistrer dans OneDrive - Personnel

Hi Samuel

I hope you had a smooth back trip Paris. I know the photos are not many but because most of the other shots are mixed with faces from Zuara and I don't want them to be exposed so I sent you only these.

All the best



Mansour el Hagi, photographe amateur Zouara (2016)

TÉMOIGNAGE DE MANSOUR,  
PHOTOGRAPHE AMATEUR ARRIVÉ SUR LES  
LIEUX DU NAUFRAGE  
QUI A EU LIEU AU LARGE DE ZOUARA LE 27  
AOÛT 2015.

Son de la mer

Le 27 août, quelqu'un m'a appelé pour me dire qu'il y avait des migrants, un petit bateau qui avait coulé et je suis allé directement au port de Zouara... Là j'ai trouvé le bateau, il était sur l'eau, ils avaient trouvé des corps à l'intérieur, morts, sauf les corps qu'on a trouvés plus tard sur la plage, il y a eu plus de deux cents morts sur ce bateau. Ce que j'ai vu, les gens qu'ils ont sortis, les survivants... Enfin, c'était vraiment terrible, vraiment terrible...

Nous n'avions jamais eu un tel accident à Zouara et nous pensons encore que ce bateau n'est pas parti de Zouara mais d'une autre ville mais qu'à cause de la météo et parce qu'ils allaient sur cette île, Lampedusa, qui est dans la direction de Zouara, la plupart viennent de ce côté, du côté Est de Zouara en direction de Lampedusa et s'il se produit un accident sur le trajet, ils arrivent tous sur cette plage, de notre côté. C'est la vérité, c'est ce qui s'est passé...

Je ne sais pas de quelle ville ils sont partis; Sabratha ou Zaouia? Ça n'a rien à voir avec Zouara, ici tout le monde est contre ce genre de crime.

La réaction. La première réaction est venue de nos hommes masqués. Je ne sais pas si tu as entendu parler des hommes masqués à Zouara. Ils ont dû chercher les criminels, ils les ont surveillés en fait, et ils les ont mis dans une prison et ils sont toujours en prison aujourd'hui. Et les gens sont même sortis dans les rues et ont manifesté. Je suis content maintenant, depuis août jusqu'à aujourd'hui il ne s'est rien passé, il n'y a plus de migrants. Au moins qui partent d'ici, de Zouara, ça s'est presque arrêté.

Les gens, pour la plupart, venaient d'Afrique, de différents pays bien sûr. Nous avions des médecins et ils ont prélevé de l'ADN au cas où plus tard des gens qui chercheraient leurs proches puissent les trouver et nous avons dû les enterrer ici à Zouara, malheureusement, nous n'avions aucun moyen de les sortir du pays. C'était

un cimetière, ou alors on peut appeler ça une fosse commune mais chacun avait un numéro et un sac individuel donc si quelqu'un vient et veut chercher, il trouvera la personne qu'il cherche. Mais on ne pouvait pas les mettre dans notre cimetière ici, il y en avait trop, enfin, deux cents.

Il y avait des enfants mais pas tant que ça, et il y avait des femmes aussi... malheureusement. On est à la recherche d'un bateau qui a coulé et qui, je pense, n'a rien à voir avec celui-là parce qu'il devrait être beaucoup plus vieux et je t'ai dit, l'autre ils l'ont retrouvé, celui qui a coulé qu'ils ont remorqué et amené au port de Zouara, donc ce n'est pas celui-là, celui-ci est un vieux bateau et je suis sûr qu'il a quelque chose à voir avec les migrants.

Le bateau, comme je t'ai dit, était un bateau de pêche et faisait environ trente mètres de long et à peu près cinq mètres de large, il était en bois et on voyait qu'il était vieux, je veux dire, il n'est plus fait pour travailler, pour rien, ni pour la pêche ni pour les migrants...

C'est un bateau qu'on aurait dû retirer de l'eau mais ils l'ont utilisé pour l'argent. Les corps qu'on a retrouvés le même jour, avec les survivants... Mais les corps que nous avons retrouvés plus tard sur la plage, ils avaient presque une semaine, je pense, on voyait que la couleur avait changé, enfin, on ne pouvait pas reconnaître la couleur, si c'était un Noir ou un Blanc.

On ne pouvait pas les reconnaître à leur visage, la couleur avait changé complètement, parce qu'ils étaient dans l'eau depuis si longtemps. Certains n'avaient que la moitié du corps et on pouvait voir que le corps était trop mou et c'était même difficile de le mettre dans un sac en plastique.

Parfois ils devaient creuser en dessous pour pouvoir les mettre dans un sac plastique. Un autre bateau, on peut le voir, il est vieux. Et on peut voir qu'il est large mais il y en a sûrement un autre par là-bas.

Je suis content car maintenant, plus personne ne part de Zouara.

Son de l'appareil photo et de la mer

En tant que photographe, quand j'ai vu ce bateau qui coulait, j'ai commencé à faire des photos et j'ai aussi commencé à faire des photos des survivants, je les ai toujours, les photos et des petits films, et l'autre jour je me suis mis à marcher sur la plage et j'ai commencé à prendre des photos des corps sur la plage et une fois j'ai eu la chance d'aller avec l'hélicoptère avec des gens pour voir les corps le long de la plage et en fait on en a trouvé beaucoup, beaucoup...sur trente kilomètres, même plus, il y avait des corps partout...

Même ici à l'endroit où on se trouve on a trouvé quatre ou cinq corps.

Cette fois là, je travaillais pour la municipalité et je n'avais pas le droit de donner des photos, mais je les ai toujours parce que je ne travaille plus pour eux comme photographe... Donc je les ai toujours mais elles sont vieilles, elles sont inutilisables. J'aime garder mes photos, j'ai des photos vieilles de vingt ans, je garde toujours mes photos.

Mais, pour être honnête, si tu les voyais tu dirais : Pourquoi est-ce qu'il garde ces photos, elles sont horribles?

À cause des cadavres....c'est terrible! En fait je ne peux même pas les regarder car je les ai stockées dans mon ordinateur, je ne peux plus les regarder.

Combien de photos?

Je ne peux pas dire, parce qu'il y en a beaucoup. Si j'ai photographié pendant une journée ou plusieurs jours? Plusieurs jours, oui...plus le premier jour, le jour même où il a coulé. Ce jour-là, il n'y avait pas de cadavres, je n'ai pas eu l'occasion de photographier des cadavres, mais c'était plus tard, des jours plus tard.

Tu m'as dit dit que des corps sont arrivés une semaine après le naufrage?

Oui, les gens qui ont coulé étaient à l'extérieur du bateau mais il y en avait aussi dans le bateau, ils sont morts à l'intérieur et on ne nous a pas laissés les voir. Ils ont tous été retirés mais on n'a pas eu l'occasion... Ils ont coulé, je veux dire, l'eau est entrée dans le bateau, à l'intérieur et beaucoup d'entre eux n'ont pas pu sortir alors ils sont tous morts à l'intérieur.

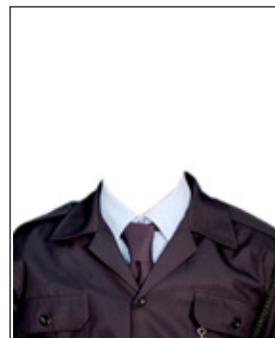
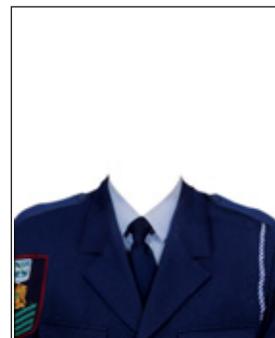
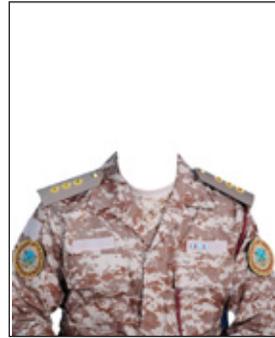
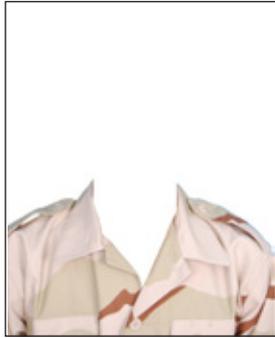
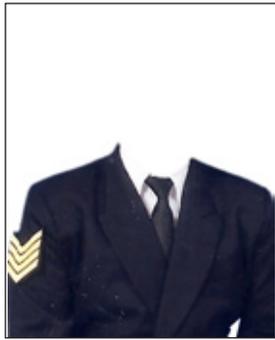
Pour être honnête, je n'avais jamais pensé qu'il pouvait y avoir de tels criminels, pour l'argent, tuer tant de gens, en une seule fois. Et eux, ils continuent à mener leur vie, ils s'en fichent, c'est comme si rien ne s'était passé, je ne peux pas y croire, c'est un mauvais sentiment, un mauvais sentiment. J'aimerais ne jamais plus prendre de telles photos. Une fois c'était assez. Ce n'est pas une bonne expérience. Enfin...avoir à faire à des cadavres, tu ne crois pas? C'était en août et normalement en août la mer est un peu plus basse alors peut-être qu'il est sous cette herbe, vous savez, les algues sèches. Et la fois d'après on a eu l'occasion parce qu'avec un 4x4 on a pu aller un peu plus loin et peut-être... Mais non, je me suis trompé sur la position exacte du bateau dont je te parlais. Marchons. On peut aller jusqu'à cette maison et revenir? Oui, ok.

Son de l'appareil photo et de la mer

J'avais sept, huit ans, j'étais avec mon père, il avait son filet et il essayait d'attraper du poisson; je devais marcher derrière lui pendant assez longtemps, des heures et des heures on marchait et je devais porter tous les poissons qu'il attrapait. C'est une honte aujourd'hui, les gamins, au lieu de chercher du poisson et d'aller avec leur père et de se distraire comme ça, ils trouvent des corps à la place, sur la plage. Vraiment, dehors c'est un cauchemar. Si je compare les jours qu'on menait avec aujourd'hui, malheureusement... J'espère que ça va s'arrêter. Pour revenir, j'aimerais dire, à une "vie normale" et en finir avec les crimes. Il y a juste à espérer. Nous ne pouvons rien faire d'autre.

Dehors, tout le monde parlait de cette tragédie, ce qui était arrivé au bateau, même les enfants, ils parlaient de ça. Comme je te disais, au lieu de parler des bons moments sur la plage... C'est que je connais des gens qui ne veulent plus aller sur la plage, à cause de ce qu'ils ont vu. Ils ne peuvent même plus manger les poissons à cause de ça. Je suis content que ça se soit arrêté maintenant à Zouara. Au moins dans ma ville. J'espère aussi dans les autres.

Mansour  
Zouara (Libye)  
Janvier 2016





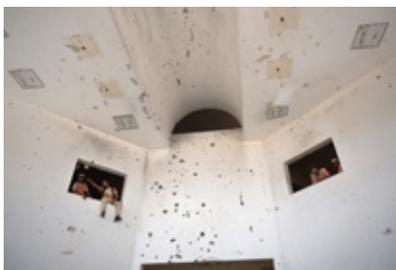
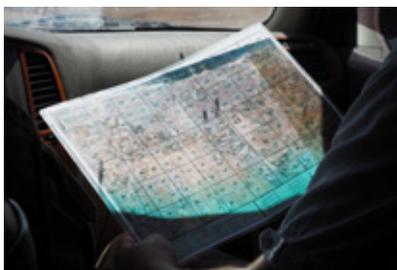
Photographie réalisée dans le cadre du financement du fonds d'aide à la photographie documentaire - CNAP 2016

Jour d'offensive  
Guerre contre l'EI  
Syrie, 2016



Abu Grain  
front avec l'organisation E.I

Photographies  
réalisées dans  
le cadre du  
financement du  
fonds d'aide à  
la photographie  
documentaire -  
CNAP 2016



Jour d'offensive  
Guerre contre l'EI  
Syrie, 2016

Photographies réalisées dans le cadre du financement du fonds d'aide à la photographie documentaire - CNAP 2016



Photographies réalisées dans le cadre du financement du fonds d'aide à la photographie documentaire - CNAP 2016

Photographie réalisée dans le cadre du financement du fonds d'aide à la photographie documentaire – CNAP 2016



Jour d'offensive  
Guerre contre l'EI  
Syrie, 2016



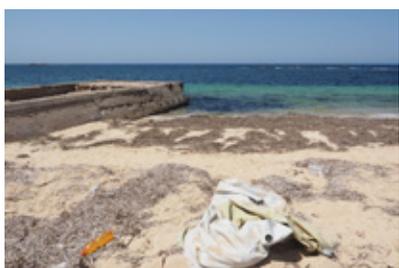
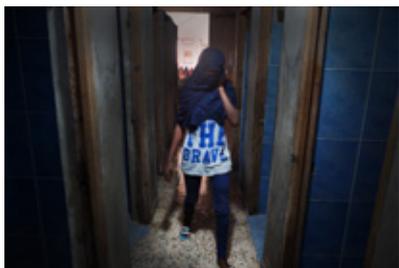
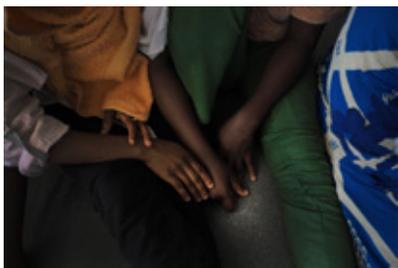
Photographie réalisée dans le cadre du financement du fonds d'aide à la photographie documentaire - CNAP 2016

Jour d'offensive  
Guerre contre l'EI  
Syrie, 2016



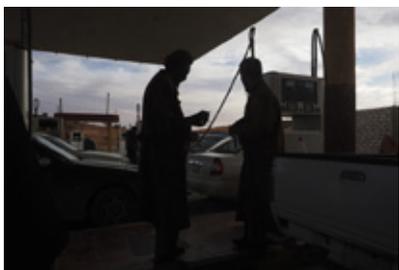
VOYAGE EN TRIPOLITAINE, JUILLET 2017

Photographies réalisées dans le cadre du financement du fonds d'aide à la photographie documentaire - CNAP 2016



VOYAGE EN  
TRIPOLITAINE,  
JUILLET 2017

Photographies  
réalisées dans  
le cadre du  
financement du  
fonds d'aide à  
la photographie  
documentaire -  
CNAP 2016



VOYAGE à ZINTEN  
JANVIER 2017

Photographies réalisées dans le cadre du financement du fonds d'aide à la photographie documentaire - CNAP 2016

Né en 1982, Samuel Gratacap est diplômé de l'école supérieure des beaux-arts de Marseille (2010). Curieux de la réalité cachée par les chiffres de l'immigration, il pousse les portes du centre de rétention administrative de Marseille en 2007. Il découvre un espace transitoire, le « 15-15 » pour reprendre l'expression d'un homme alors rencontré dans un parloir : « Quinze jours d'enfermement, quinze minutes de jugement ». Samuel Gratacap photographie des hommes en quête d'avenir, en quête de ce qu'ils appellent « la chance ». Il recueille aussi des témoignages qui le conduiront en 2010 à Lampedusa (Italie). Une manière de chemin à l'envers. Là encore, c'est le versant « honteux » de l'île italienne que le photographe s'efforce de révéler. Ébranlés par le sort des naufragés, des habitants y rassemblent des objets échoués. À partir de ces documents trouvés, le photographe bâtit un récit subjectif qui le mènera toujours plus loin, à Zarzis, ville portuaire du Sud tunisien, puis au camp de Choucha, à quelques kilomètres de la frontière libyenne. À l'été 2013, lorsque les organisations internationales ferment officiellement le camp, les migrants n'ayant pas réussi à obtenir le statut de réfugié prennent le chemin de la Libye. Le photographe rejoint alors Tripoli, où il poursuit son travail sur les lieux d'enfermement et les zones d'attente des travailleurs journaliers.

Il est lauréat d'une bourse du CNAP en 2012 (fonds d'aide à la photographie documentaire contemporaine) puis du prix Le Bal-ADAGP de la jeune création en 2013. Première exposition monographique La Chance au CRAC Languedoc-Roussillon de Sète en 2014. Son travail réalisé durant deux années en Tunisie dans le camp de réfugiés de Choucha (2012-2014) a fait l'objet d'une exposition personnelle au Bal (Paris) en 2015 et d'une publication aux éditions Filigranes. Cette même année, il reçoit la mention spéciale du jury lors des rencontres Plat(t)form du Fotomuseum de Winterthur ainsi qu'une bourse de travail de la FNAGP (Fondation nationale des arts graphiques et plastiques) et du fonds de dotation agnès b. pour le projet Les Naufragé(e)s (Libye), exposé à l'Institut du Monde Arabe dans le cadre de la Biennale des photographes du monde arabe contemporain. Collaborateur régulier en Libye pour le journal Le Monde depuis 2014, Samuel Gratacap est représenté par la galerie les filles du calvaire, à Paris.

Née en 1983, après des études d'histoire de l'art et de philosophie, Léa Bismuth écrit dans artpress dès 2006. A partir de 2013 — tout en travaillant avec Les Beaux-Arts de Paris, Le Fresnoy, ou Le BAL— elle met en place sa démarche de commissaire d'exposition, notamment avec Les Nouvelles Vagues du Palais de Tokyo (2013), Le CAC La Traverse (2015), L'URDLA Focus Résonance Biennale de Lyon (2015), Les Tanneries (2017). De 2016 à 2019, elle est et sera l'auteure d'un vaste programme curatorial : La Traversée des Inquiétudes, une trilogie librement inspirée de la pensée de Georges Bataille (Labanque, Béthune).

Samuel Gratacap et Léa Bismuth ont collaboré à plusieurs reprises lors de l'exposition collective Jeune Création (CentQuatre, 2012), puis Empire (Le Bal, 2015) et enfin Images dissuasives à la galerie Temple (2015).